

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

PARIS, LE 10 NOVEMBRE 1848.

No 80

COLLÈGES DES LAZARISTES DANS LE LEVANT.

Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique par M. Alexandre, inspecteur-général de l'Université.

SUITE ET FIN.

J'ignore si le même avenir est réservé au collège que les Lazaristes possèdent à Antua, dans le Liban. Créé depuis peu, et principalement destiné aux enfans des familles maronites, ce collège a été dispersé par les événemens qui ont affligé cette contrée, et c'est depuis quelques mois seulement qu'il a rouvert ses portes et réuni de nouveau quelques élèves, une vingtaine peut-être, au lieu de soixante qu'il comptait auparavant. Dans ces circonstances, je n'ai pas cru devoir profiter de l'autorisation que vous m'aviez donnée de le visiter. Par sa position, il ne peut réunir que des pensionnaires dont le nombre même sera toujours assez limité, et par la nature de sa clientèle, il est douteux que les études classiques dans le sens que nous donnons à ce mot, y soient jamais fort en vigueur.

Je n'ai pas besoin de parler de quelques autres écoles fondées par les mêmes missionnaires sur divers points du littoral turc, comme à Salonique, à Tripoli de Syrie, etc. : ce sont de petites écoles primaires, et comme je l'ai dit, de simples annexes des missions. On peut en dire autant des deux établissemens qu'ils ont en Grèce, l'un à Santori, la seule île grecque où le catholicisme soit à peu près en majorité ; ils y ont une école primaire ; l'autre à Naxie ; on y avait jeté les fondemens d'un collège, c'est-à-dire d'un pensionnat qui n'eût jamais beaucoup de succès, et qui, aujourd'hui, peut être considéré comme n'existant plus.

Avec plus d'espérance, on s'occupe aujourd'hui de fonder, à Alexandrie d'Égypte une grande école primaire qui sera dirigée par des Frères des Écoles chrétiennes. Cette ville possède déjà une école de Sœurs qui, dit-on, a pris beaucoup de développement et en prend chaque jour davantage.

Mais Bebek et Smyrne, voilà jusqu'à présent les deux seuls établissemens des Lazaristes qui méritent de fixer l'attention de l'Université de France. A la veille de mourir dans toute sa plénitude de la faveur que l'université leur a accordée en leur conférant les privilèges du plein exercice, ces deux collèges se demandent déjà si ce bienfait ne sera pas illusoire tant qu'il n'existera pas en Orient une commission d'examen pour les sujets qu'ils pourront présenter au baccalauréat. Cette question avait été prévue dans mes instructions, et j'avais mission de l'examiner.

Je pense, en effet, qu'il serait trop pénible pour les familles d'envoyer leurs enfans à Paris pour y suivre les cours de droit ou de médecine, sans savoir si les chances toujours périlleuses du baccalauréat, les arrêtaient au seuil même de ces facultés, ne les obligeront pas de consumer peut-être une année entière en nouvelle préparation. En principe donc, je suis très-favorable à l'idée d'une commission d'examen en Orient. Mais l'exécution présente des difficultés que je vous demande la permission d'examiner dans un rapport à part. Toutefois, cette question n'a rien d'urgent. En ce moment, les Lazaristes eux-mêmes n'appellent que de loin un bienfait dont ils reconnaissent qu'ils ne sont pas encore en état de profiter. Il en est d'autres dont le besoin se fait plus vivement sentir, et qu'ils sollicitent de Votre Excellence.

D'abord ils vous prient de vouloir bien contribuer, au nom du gouvernement du roi, à l'œuvre qui les occupe le plus en ce moment, celle de la fondation de deux écoles primaires à Paris, sur le modèle de celles de Galata, tenues également l'une par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, l'autre par les Frères des Écoles chrétiennes. Celle des filles, créée avec le secours de subventions particulières, vient d'être inaugurée ; mais les fonds manquent pour celle des garçons. Toutes deux sont également réclamées par les besoins d'une population très-considérable, et en grande partie européenne. Péra touche à Galata, mais sa forme est si allongée que, par une de ses extrémités, il s'en éloigne de plus de deux kilomètres. Les rues, d'ailleurs, sont tellement encombrées par la circulation, surtout dans la partie voisine de Galata ; elles sont si étroites, si sales, et en hiver si boueuses, qu'il y a vraiment danger pour les élèves qu'on envoie seuls le matin à l'école, et même pour ceux qui reviennent le soir escortés par les Frères. L'école de Galata devient de plus en plus insuffisante, et le serait tout-à-fait si l'éloignement n'empêchait beaucoup de familles de Péra d'y envoyer leurs enfans. La nécessité de fonder une école dans ce dernier faubourg est donc si évidente, et les efforts des missionnaires pour y parvenir sont si dignes d'éloges, que je

n'ai pas hésité à promettre le concours de Votre Excellence. Cette école sera française, com me celle de Smyrne. Votre Excellence a déjà déclaré publiquement qu'elle considérait les écoles françaises d'Orient comme dignes de partager avec celles de France les bienfaits du gouvernement. Je crois donc que, sur les fonds accordés par les chambres pour les besoins de l'Instruction primaire, une somme pourrait être convenablement appliquée à la création dont il s'agit.

Un second point sur lequel les Lazaristes ont réclamé mon intercession, c'est que Votre Excellence veuille bien ne pas se laisser d'envoyer à leurs collèges de bons livres, et, s'il est possible, qu'elle y ajoute quelques instrumens physiques. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces derniers manquent entièrement, et cette cause seule empêcherait de compléter les études.

J'ai trouvé à Bebek une petite bibliothèque formée en grande partie de vos envois, mais encore très-pauvre d'ouvrages de fonds. A Smyrne, à mon retour, j'ai appris qu'on avait reçu un premier envoi. La collection des classiques latins de Lemaire, et celle des classiques grecs de Didot seraient les plus beaux présens que Votre Excellence pourrait faire à ces deux collèges ; je désirerais aussi qu'elle y joignît une collection de tous les ouvrages adoptés en France pour l'Instruction primaire, surtout pour celles des filles ; car j'ai trouvé les Lazaristes et leurs charitables Sœurs fort embarrassés sur le choix des livres propres à être mis entre les mains des jeunes personnes. Leur faire connaître ce qui existe, c'est leur offrir les élémens d'un bon choix ; il ne leur restera plus qu'à consulter les convenances particulières et les besoins de chaque établissement.

Il est un autre bienfait que les mêmes personnes sollicitent avec instance, bienfait d'un ordre différent, et peut-être un peu étranger à vos attributions, mais pour lequel j'ai osé promettre votre intervention efficace. Dans ce qui précède, j'ai eu l'honneur de vous marquer que les Lazaristes ont, à Galata, une imprimerie pour les besoins de leurs missions et de leurs écoles. Il est sorti de cette imprimerie quelques petits livres d'Instruction religieuse que les missionnaires opposent avec succès aux distributions de livres protestans, dont la société biblique inonde ces pays. Mais il en est sorti surtout des ouvrages destinés à l'Instruction primaire, comme des catéchismes et des exercices de lecture en français et en italien, en grec, en arménien, plusieurs avec traduction interlinéaire pour aider soit les élèves, soit les maîtres. Les bons effets de ces publications ont tellement répondu à l'attente des missionnaires, qu'il voudraient pouvoir les étendre aux autres langues de l'Asie occidentale, pour en faire jouir les populations catholiques éparses dans ces contrées. Mais, faute de caractères arabes ou turcs, ils ne peuvent donner suite à leurs desirs. Leurs efforts pour s'en procurer à Constantinople ont complètement échoué, soit par l'opposition de l'intolérance religieuse, soit par les défiances ombrageuses de la politique. C'est donc à vous qu'ils s'adressent, Monsieur le ministre, pour obtenir de l'imprimerie royale, par l'entremise de M. votre collègue de la justice et des cultes, une collection de types nécessaires pour imprimer l'arabe, le turc et le persan ; ils désireraient pouvoir y joindre le chaldéen. Je joins à ce rapport une lettre de M. Engèle Boré, où Votre Excellence trouvera un développement plus complet de leur pensée et de leurs vœux.

Enfin le dernier désir des Lazaristes (ici c'est un sentiment tout patriotique qui les anime, car leur congrégation y est moins intéressée que la France), c'est de voir s'accomplir le projet d'annexer à leur collège de Bebek une école de jeunes gens, destinée à servir de préparation à celle de Paris. Mais ici encore, Monsieur le ministre, j'aurais besoin de développer mes idées dans le cadre moins resserré d'un rapport spécial.

Dans cette lettre, Monsieur le ministre, et dans celles que j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment, j'ai épuisé la liste de questions que vous m'aviez chargés d'examiner. J'ai exposé à Votre Excellence les résultats de mes observations, avec la sincérité que vous étiez en droit d'attendre de moi, sans chercher à les grossir pour augmenter mon importance, ni à les arranger dans le sens de telle ou telle opinion. La plupart de ces résultats pouvaient être prévus avant de quitter Paris ; mais j'aime en général, et c'est je crois, une disposition fort naturelle, à trouver mes impressions d'accord avec mes prévisions ; je suis plus sûr de ne pas me tromper quand elles se confirment les unes par les autres. S'il est quelques points sur lesquels j'ai passé trop légèrement, ou que je n'aie pu traiter convenablement par écrit, et si Votre Excellence désire des explications verbales, je m'empresse de